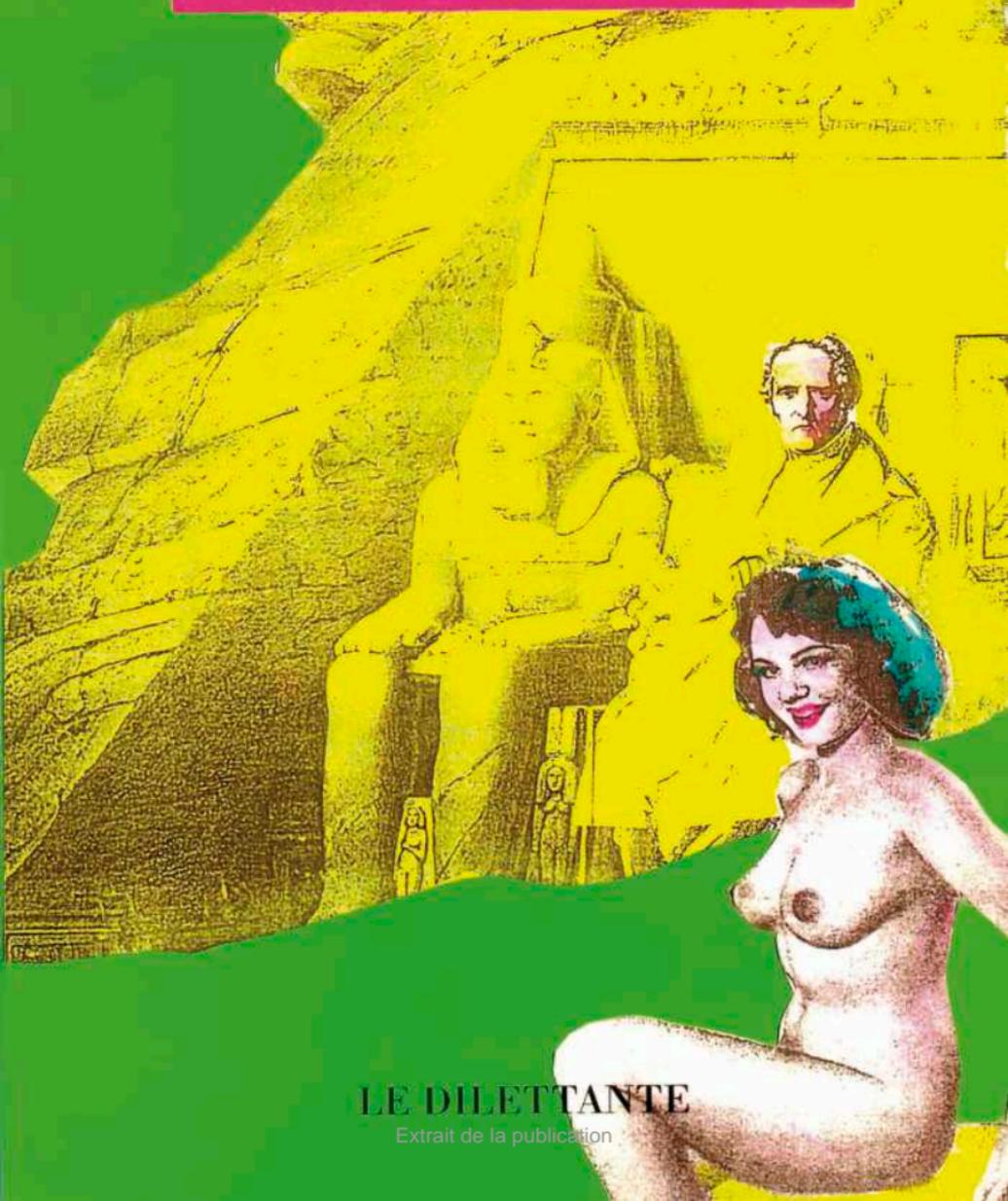


**FRÉDÉRIC CHOURAKI**  
**CES CORPS VIDES**



**LE DILETTANTE**

Extrait de la publication

## *Ces corps vides*

Frédéric Chouraki

*Ces corps vides*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Anne-Marie Adda

© Le Dilettante, 1999.

ISBN 978-2-84263-508-4

*Les civilisés paraissent si étrangement perdus,  
sourds à la vérité,  
qu'il faudra les contraindre aux voies du bonheur*

*Charles Fourier, rêveur phénoménal*

## *DÉSIRS*

RIEN N'EST PLUS BEAU, dit-on, qu'une croisière sur le Nil. À l'annonce de votre départ pour ces terres éternelles, écrasées par un soleil toujours valeureux, parents, amis, voisins, collègues, pâliront d'une jalousie légitime. Pour quelques francs bien placés, vous voilà otage consentant d'un merveilleux voyage, générateur de splendeur empaquetée et d'évasion calibrée. Somptuosité des paysages, clémence du temps, prégnance d'une histoire mythique, immersion dans une culture légendaire et pittoresque, parrainage des divinités de pierre hypostasiées... Que rêver de mieux pour rompre avec un quotidien accablant ? Beaucoup plus confortable que ces voyages en solo où l'on peine à trouver une chambre d'hôtel, à baragouiner dans une langue inconnue à des autochtones imbéciles, à se mettre d'accord sur le programme de la journée.

Ici, pas de chiasse intempestive, de galères imprévues, de sentiment de dangereuse autonomie. Ces voyages organisés sont une bénédiction pour les nouveaux aventuriers. Il est désormais possible de s'extasier sur les beautés locales sans pour autant bouger le derrière de son transat. Aussi fascinant que la télévision mais avec un supplément bronzage ! Même les amis sont inclus dans le forfait. Une centaine d'hédonistes incultes avides de contacts humains, prêts, au moindre signe d'intérêt de votre part, à déballer les plus subtiles composantes de leur vie palpitante. Les enfants, le chien, le boulot, les débuts d'arthrite, les soirées-foot, les vacances à Palavas-les-Flots... Non, on ne s'ennuiera pas, avec tous ces compagnons logorrhéiques, dont le poil humide luit au soleil et l'œil brille joyeusement en votre présence... Deux jours que le *Nile Smart*, fidèle destrier à enluminures, vogue sur le fleuve aux reflets trompeurs. Dissimulés derrière leurs lunettes de soleil, des quinquagénaires bedonnants, leur proue fièrement dressée vers le bastingage, reluquent la chair en bourgeons qui s'ébat dans la piscine glacée du pont supérieur. Une dizaine de créatures nubiles, en quête d'une improbable nubianité, affichent ainsi leurs merveilleux appas à la lubricité de mâles avachis. Les fidèles épouses, tartinées de crème haute protection, ont d'autres priorités. Elles cultivent

avec un soin précieux leur cancer de l'épiderme. C'est sans pudeur qu'elles exhibent leurs peaux d'orange aux exhalaisons du dieu Râ. Car il faudra en imposer, de retour à la grisaille, aux délaissés de Noël qui bourrent la dinde en famille. Une pleine semaine, bénie des dieux, pour s'inventer un nouveau départ. C'est en sept jours que Dieu a créé le monde. C'est le temps qu'il faudra à ces baroudeurs en charentaises pour défaire le leur. Car tout est possible, dans ces huis clos délicieux, où les liens se nouent, les amitiés s'esquissent, les amours s'ébauchent, les rivalités intestines s'installent. Du passé pourri qui colle encore à la peau, il est possible de faire table rase. Boire un coca frais devant le paysage qui défile prend une dimension extatique. Griffonner d'ineptes notes de voyages sur les merveilleux mirages de temples que l'on aperçoit, de loin, au gré de ses hallucinations, devient une expérience mystique. Ajoutez à cela un mystère... Et le tas de viande vautré sur les chaises longues ne se tiendra plus. Oui, on le présentait, cette croisière serait merveilleusement excitante. Seulement quelques heures de déambulation au gré des remous lascifs du Nil, et déjà se profile un élément de tragédie. Sonia Konchalovski a disparu. Comme cela, sans raison apparente. La sérénité des équipiers est mise à mal par cet acte de liberté ultime. Une évapo-

ration... On n'en finit pas de gloser sur cet incident si regrettable. Cela tombe bien. On avait déjà épuisé tous les sujets de conversation. Mais où est-elle passée, cette créature en bourgeons, qui rendait tous les mâles fous de désir ? Elle était la plus vénéneuse de ces fleurs empoisonnées car la plus inconsciente de la nocivité de ses pistils. Aucune escale où elle aurait pu se faire la malle, pas un clapotis saillant qui témoignerait d'une plongée abyssale dans le lit du dieu-fleuve ! Des heures durant, le personnel a inspecté les trois étages du paquebot, fouillé sa cabine, épousseté les sommiers, dératissé les toilettes, en quête d'un début de piste. Mais la jeune fille n'a pas laissé la moindre trace. Malgré leurs mines de Cassandre déconfites et leurs cris d'orfraie, les femmes vieillissantes ne se sentent plus de joie. Inconstante jeunesse ! Irrépressible besoin de flotter dans l'éther ! Pourriture de la nouvelle vague ! Elles ne trouvent pas de mots assez durs, ces revanchardes ménopausées, ces beautés égratignées, pour fustiger le manque d'épaisseur de la femme de demain. Leur venin dégouline de leurs babines haineuses, tandis que leurs yeux ridulés s'éclairent d'une joie malsaine. Les messieurs ne cautionnent pas ces fuites de bile. Ils auraient bien continué à mâter ses formes naissantes, ses manières évanescentes, et qui sait, dans la moiteur des nuits assouanaïses,

les petits couchés, madame assommée... Pourquoi les Parques, ces mal-baisées à la queue, se sont-elles acharnées sur la plus innocente des passagères ? N'auraient-elles pas pu porter leur attention sur l'un de ces dragons atrabilaires dont la vision, même fortuite, suffit à plonger tout être raisonnable dans la plus profonde terreur ? On évoque, des larmes de crocodile slalomant sur ses joues craquelées, les voies impénétrables du Grand Horloger, on s'essaie à la métaphysique, avant de succomber, harassé, à une violente insolation. Les nez coulent, les cheveux collent, les peaux se fanent et les corps exultent. Il est temps de clore, provisoirement, l'enquête impossible. Car c'est l'heure du buffet et les ventres grondent. On va s'en mettre plein la lampe, de ces nourritures grasses et abondantes, offertes avec prodigalité par le généreux voyageur. Ne t'inquiète pas, Sonia Konchalovski, les passagers du *Nile Smart* mangeront pour deux, boiront à ta santé, et te dédieront leurs plus belles nausées égyptiennes.



Basile Mollet avait trop chaud. De cette chaleur sèche qui instille d'anachroniques frissons. Avachi sans dignité sur un bloc de pierre du Moyen-Empire, il fumait une cigarette. Il avait

préféré pour quelques minutes se soustraire à l'atmosphère faussement studieuse du groupe. Il n'était pas intéressé par ce concentré de splendeur formolée. La fumée de sa cigarette s'échappait, par nuages, de ses narines ourlées. De discrètes perles de sueur caressaient ses pommettes brunies. Il regarda le Ciel, avec intensité, en quête d'une réponse, même évasive. Il percevait, comme étouffés, les dégueulis touffus de Naglaa, leur Charon vers ce pays des ombres et des Nécropoles englouties. Marie écoutait la guide ânonnante avec attention, les mains jointes, l'air inspiré. Elle tentait de garder en elle quelques données objectives. Mais le français de Naglaa était impénétrable. Et le cerveau de la jeune femme, guère entraîné, laissait passer les mots clés. Son chapeau de toile délicatement juché sur sa tête ravissante, elle semblait une madone, égarée dans un jeu trop humain. Basile écrasa sans égards pour l'Histoire le reste de sa cigarette dans le creux de la pierre qui s'effrita à peine devant tant d'inconséquence. Il passa ses doigts fins dans l'orifice bruni et songea à Sonia Konchalovski. Il ne lui avait parlé qu'à une seule occasion, le premier jour, dans le hall du *Nile Smart*. La jeune fille peinait, dans son anglais hésitant, à se faire comprendre du réceptionniste. Elle voulait récupérer sa clef de chambre. La 222. Basile, chevalier prévenant, vint à son aide.

Il prit un accent oxfordien et bomba le torse :  
« *The two, two, two, for the young lady, please !* »

Sonia, son sésame en main, s'évanouit sans même un sourire. Mais la présence de ce corps diaphane dans son périmètre de sécurité ébranla ses sens, fit chavirer son âme. Cet instant avorté lui parut éternel, douloureusement essentiel. Hagaré, il resta posté devant le bureau de la réception de longues secondes. Quand Marie, si douce, trop douce, embrassa sa nuque engourdie, il sursauta à peine et lui sourit par habitude.

Marie abandonna la partie. Elle regarda autour d'elle, un brin paniquée. Cinq minutes que la présence apaisante de son époux lui faisait défaut. Cinq jours qu'ils étaient unis pour le meilleur et Basile entendait déjà s'oxygéner à un autre poumon ! De ses yeux de biche fragile, elle scruta les environs. Basile cacha son visage derrière son plan de la ville. Elle détailla avec frénésie chaque parcelle de vide, en quête de sa moitié. Il ne servait à rien de jouer les hôtes de l'air. Basile redressa la tête, un air d'engourdissement travaillé sur son visage juvénile. Elle l'aperçut, revint à la vie, sortit son gros Nikon qui lui faisait comme un boulet de bagnarde autour du cou. Zoom en avant, sa volonté de femme en bandoulière, elle se jeta sur sa proie qu'elle mitrailla sans ménagement.

« Tu es tellement mignon avec ton short. Tu as des jambes de tennisman. »

Basile était sensible à la flatterie, surtout physique. Oubliant ses velléités d'absolu, il se laissa étrangler par un petit faon apaisé.

Marie se douche. Basile observe, à travers la vitre embuée, son corps parfait. Il la désire avec nonchalance. Des gouttes de rosée perlent sur les vitres. Basile sort une nouvelle cigarette et se dissimule derrière les volutes. Il pense à Marie, à ses fesses joufflues, à son cou noble, à ses yeux rieurs. Il se persuade qu'il a bien fait de l'épouser. Elle correspond trait pour trait à celle dont il rêvait, la nuit tombée, pelotonné dans ses draps frais. Elle est jolie, de cette joliesse qui apaise. Elle est vive et fine, perspicace et intuitive. En tirant sur sa Winston, il réalise à quel point ces attributs frôlent la mièvrerie, les stéréotypes du sexe faible. Il se persuade que Marie possède aussi cette puissance créatrice qui leur permettra de bâtir, de concert, des pyramides solides, de jeter un pont vers l'au-delà. Torse nu, les orteils relâchés, les yeux mi-clos, il s'efforce de ne penser à rien. Peine perdue. Happé par le miroir de l'entrée, il s'y mire avec une délectation morbide. Il n'est pas mécontent de la tournure qu'a prise son physique. Il était joli garçon. Il est à présent porteur de subtiles espérances, d'un mystère à déchiffrer. Ses yeux sombres, striés de fines ridules, sont pénétrants. Sa mâchoire est carrée, le creux de ses joues mêle candeur et las-

situde. Savant dosage. Séduction assurée. Il était las de figurer une gravure de mode pour adolescentes à peine pubères. À trente ans et des poussières, il a, semble-t-il, atteint sa pleine maturation. Son torse maigre est parsemé de poils bruns et frisés, disposés de façon anarchique sur sa peau soyeuse. Son short bâille autour de sa taille. Il a maigri. Cinq journées d'hymen et les effets délétères de la conjugalité se font déjà sentir. Il se regarde fumer dans la glace embuée. Il prend des poses. Il joue un rôle dans une série B. Il souhaite son visage indéchiffrable. Mais il se connaît trop bien pour se leurrer sur une quelconque opacité. Marie, irréaliste de transparence, a quitté le réduit de douche. Elle l'observe se mirer avec un sourire entendu. Elle le sait amoureux de son image. Mais elle en est folle, elle aussi, de cette complexion incomparable. Comment lui en vouloir de s'aimer trop alors qu'elle ne l'aimera jamais assez ? Elle s'approche de lui, féline. Lui, impassible, continue de tirer sur sa Winston, en prenant de faux airs de brute fragile. Elle se frotte contre son dos avec douceur. Il fait basculer sur le sol la serviette humide de rosée. Il se retourne, esquisse un rictus de domination contrôlée. Elle déboutonne son short, caresse ses fesses, son buste, son visage. Elle baise sa bouche blasée, emprisonne ses mains lâches. Ils basculent sur la couche de la cabine. Basile

continue de fumer sa cigarette, malgré les louables efforts du corps tiède pour capter son attention. Allongé sur le dos, il se laisse faire. Elle l'entreprend avec détermination. Son visage se crispe. Sa cigarette s'écrase sur la moquette rêche. Il ferme les yeux et exhale une dernière bouffée. Ses lèvres lasses ne tardent pas à être prises d'assaut par l'Amazone échauffée. Il écrase dans sa bouche un rôle de libération. Amour sur le Nil.



– Je la trouvais insipide au possible, moi, cette Sonia Konchalovski.

– Tu es dure, Édith !

– Qu'est-ce que vous avez tous à vous extasier sur une adolescente sans éclat ? Faut-il, moi aussi, que je m'évapore, pour retenir l'attention du sexe fort ?

Simon observa sa femme avec résignation. Comment, en l'espace de quelques instants, cette créature veloutée pouvait-elle se muer en harpie atrabilaire ? Il devrait, à l'avenir, compter avec ces métamorphoses radicales. Voilà qui promettait de joyeuses soirées hivernales au bord de l'âtre.

Basile s'essaya à cet exercice impossible : rendre compte d'une subjectivité.

– Elle avait quelque chose d'intrigant, d'indéfi-

nissable. Une forme de mystère slave.

– C’est son nom qui vous leurre. Et si elle s’était appelée Kouchounovski, aurait-elle eu droit à tant d’éloges ?

– Je ne sais pas. Il lui aurait été impossible, de toute façon, de s’appeler Kouchounovski. Ou alors, elle n’aurait pas possédé ce si merveilleux visage. Je suis persuadé que les noms influent sur notre manière d’être.

Simon jubilait.

– Merci Basile. Édith prend tout de travers. Ce n’est pas parce qu’une fille est jolie que cela t’enlève le moindre attrait. Toi, c’est différent. Tu es fantastique. De manière objective. Une somme de qualités. Que veux-tu de plus ?

– Moi aussi, je veux être mystérieuse. Je veux qu’on parle de moi, à ma mort, comme vous parlez de cette icône soviétique. Est-ce trop demander ?

Il était temps de mettre fin à ce débordement de rancœur.

– Quand tu mourras, j’écirai sur ton épitaphe le plus doux des poèmes : *Au mystère de l’Utérus*.

À cette perspective, Édith se radoucit.

Le calme se fit. Les esprits se posèrent. Marie osa ouvrir la bouche.

– Je suis d’accord avec les garçons. Cette jeune fille avait une belle âme.

– Ce qui m'étonne, c'est que vous, les faunes déguisés en gentlemen, vous vous attardiez d'ordinaire davantage sur le mystère de notre cul !

Simon lança au couple Mollet un regard impuissant. Le mystère féminin !

Basile, d'humeur badine, stimulé par ces échanges bileux, attisa la braise.

– Pour clore le débat, Sonia, encore plus dans sa disparition, a tout d'une héroïne de la littérature russe. Un je-ne-sais-quoi de Tourgueniev. Avec un surcroît de candeur indicible.

Marie se surprit à s'offusquer d'un tel tableau. Avait-elle, elle aussi, quelque chose de Tourgueniev ? Elle ferma les yeux et se concentra. Elle était une toundra infinie, une marmite de bortsch, une larme de givre dans un kolkhoze.

– Et c'est avec de la candeur slavophile que l'on torche les mômes, que l'on prépare le ragoût, que l'on suce des bites ? Les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent. Les femmes doivent être tour à tour des mères et des fantasmes, des amantes et des volutes de poésie. Moi, je rends les armes !

– Avez-vous pensé à devenir lesbienne ? s'enquit Basile, l'œil fixe.

Édith toussa et s'absorba dans la monotonie ensoleillée du paysage qui défilait sous leurs yeux.

– Nous sommes si heureux d'avoir rencontré à bord un jeune couple à notre image. Nous crai-

gnions de ne nous associer qu'à des âmes mortes. Voilà, à présent, que je joue les Gogol. On a beau dire, l'Occident manque cruellement de ténèbres.

Basile osa, dans cette guerre des nerfs, un sourire imperceptible. Et dire qu'il fallait socialiser avec cette paire en tranchées !

Les yeux d'Édith se fixèrent sur l'alliance de Marie.

– C'est de l'or blanc, ça ?

– Oui. Basile s'est mis en quatre.

– Le mien, à peine en deux, grogna l'épouse avide, désignant à sa consœur son anneau en fer blanc. Depuis quand êtes-vous mariés ?

– Cinq jours.

– Nous, ça fait deux mois. Simon voulait attendre les promotions de Noël pour le voyage de noces. Nous n'avons pas tardé à basculer dans le monde de la responsabilité.

– Les illusions n'ont qu'un temps.

– Tu sais bien que mes romans n'ont pas encore le succès escompté. C'est un investissement à long terme.

– J'aurais dû épouser du solide. Qu'ai-je besoin d'une fortune posthume ? Tu ne cotises même pas pour la retraite !

– Vous êtes écrivain ? Ça c'est un métier.

– Il se trouve que j'ai des choses à dire. Et c'est plus facile pour moi sur le papier.

– Simon a renoncé à vivre. Tout naturellement, il gratte des historiettes. Prochaine étape, la psychanalyse...

– Ce que j'écris n'a rien d'un déballage inconsidéré. Peux-tu imaginer, une seule seconde, que tous les écrivains ne soient pas impudiques. Je me considère avant tout comme un artisan, un bon faiseur d'histoires, un griot au goût du jour. Les femmes ont une telle inclination pour le pathos !

– Et de quoi parlent vos historiettes ?

– Des amours malheureuses, de l'impossibilité de s'accorder avec autrui.

Marie et Basile échangèrent un regard entendu. Ils choisirent de ne pas relever la contradiction.



Sur le premier pont, les cheveux au vent, Basile inhalait. Les pestilences insidieuses de la Haute-Égypte. Il était enfin seul. Ce voyage s'avérait une lutte de tous les instants contre la promiscuité qui abîme. Un véritable jeu de piste. Se défilier est un art majeur que Basile maîtrisait, depuis toujours, au plus parfait degré. Il lapa son huitième coca de l'après-midi. Il emmagasinait du sucre pour faire face à l'orage qui grondait. Le microcosme frémissait. L'explosion guettait.

Juliette, aguicheuse de treize printemps, attendait ce moment depuis une éternité. Elle était enfin seule avec son beau ténébreux. Elle l'observa en ces moments privilégiés où il n'avait pas à jouer de rôle. Ses yeux étaient vides et sa mine effrayante de lassitude. Tout semblait se relâcher. Elle l'aimait encore davantage dans cet abandon. Osseuse, anguleuse, en cours de finition, elle pénétra son halo. Elle s'installa sur le transat, à ses côtés. Elle fit une moue de petite chatte espiègle. Elle se lova, se colla, miaula d'envie. Basile revint au réel. Il observa de ses yeux trop sombres ce corps à polir qui se trémoussait avec maladresse. Il imagina l'adolescente nue, dans une position de soumission intégrale. Il ne fut même pas excité.

– Vous êtes pur comme un soupir. Beau comme un Caravaggio. Limpide comme un vers de Cavafy.

– Quelle culture pour une fillette ! Et quel sens de la formule ! Tu es d'une rare précocité.

– C'est maman qui nous pousse à la connaissance. Elle dit que la culture est l'arme ultime dans ce monde voué à la matière. C'est pour elle le bagage primordial. Dès la maternelle, elle nous lisait des aphorismes de Wittgenstein. On finit, malgré soi, par être conditionné au Beau. Impossible, dès lors, de retourner à la fange.

– Que fait ta mère ?

CE 128<sup>e</sup> TITRE DU DILETTANTE A ÉTÉ  
ACHEVÉ D'IMPRIMER À 1999 EXEM-  
PLAIRES LE 30 JUIN 1999 PAR  
L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
(MAYENNE). IL A ÉTÉ TIRÉ, EN OUTRE,  
33 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ, NUMÉRO-  
TÉS À LA MAIN. L'ENSEMBLE DE CES  
EXEMPLAIRES CONSTITUE L'ÉDITION  
ORIGINALE DE « CES CORPS VIDES », DE  
FRÉDÉRIC CHOURAKI.

DÉPÔT LÉGAL : 3<sup>e</sup> TRIMESTRE 1999

